



BRIGITTE BARDOT P. 84 JUSTINE AUGIER P. 90

Culture

THÉÂTRE

Le sacre de Philippe 1^{er}

Avec "Adieu Ferdinand!", PHILIPPE CAUBÈRE clôt le cycle de ses seul-en-scène AUTOBIOGRAPHIQUES amorcé il y a trente-six ans. RENCONTRE EXCLUSIVE dans sa villa de La Fare-les-Oliviers, où l'acteur répète tous ses spectacles

Par JACQUES NERSON





ADIEU FERDINAND I, de et par Philippe Caubère.
Spectacle en deux parties jouées en alternance :
« la Baleine » et « le Camp naturaliste », et « le Casino
de Namur ». Du 2 décembre au 14 janvier. Théâtre
de l'Athénée, Paris-9^e, rens. : 01-53-05-19-19.

Il s'est passé beaucoup de choses en 1981. A commencer par l'arrivée de la gauche au pouvoir. Moins médiatisé : le début de « la Danse du diable », de Philippe Caubère, d'abord en juillet pendant le Festival d'Avignon, puis à la rentrée au Théâtre de l'Athénée, à Paris. Même s'il a connu un grand succès, le spectacle de Caubère n'a pas eu le même retentissement que l'élection de François Mitterrand à la présidence. Mais il a compté. Dans la carrière de Philippe Caubère, qui ne se doutait pas que la fresque entreprise le dévorerait jusqu'à maintenant. Dans nos vies de spectateurs, puisque « le Roman d'un acteur » et « l'Homme qui danse » (une vingtaine d'épisodes) ont emballé plusieurs générations successives. Dans l'histoire du théâtre : son influence s'exerce en effet sur le jeu de la plupart des jeunes acteurs d'aujourd'hui. En particulier ceux qui s'essaient au seul-en-scène.

C'est un peu comme si l'on était, grâce à lui, passé de la deuxième à la troisième dimension. Comme si, au lieu de contempler l'acteur de face, on pouvait désormais tourner autour de lui, l'observer sous tous les angles. Caubère est protéiforme. Capable, en une grimace, de changer de personnalité. D'incarner tour à tour son double, Ferdinand, sa mère, la belle Claudine, ses camarades, mais aussi de Gaulle, Mauriac, Sartre, Malraux. Comme de se transformer en téléphone, en avion, en vélomoteur. Ou encore de représenter à lui seul la foule venue applaudir Johnny Hallyday au parc Borély, à Marseille.

Petit retour en arrière. En 1981, Philippe Caubère n'est pas un parfait inconnu. Venu de Marseille, il a fait ses classes entre 1970 et 1977 sous la houlette d'Ariane Mnouchkine. On l'a remarqué dans les créations collectives du Théâtre du Soleil à la

Cartoucherie, « 1789 », « 1793 », « l'Age d'or », dans le film que Mnouchkine a consacré à Molière, où il tient le rôle-titre, et aussi dans sa propre mise en scène du « Dom Juan » de Molière, où il s'est adjugé le rôle du « grand seigneur méchant homme ». Il est beau, noble, burlesque, hyperdoué, mais sa réputation ne dépasse guère le petit cercle des connaisseurs. Et personne ne se doute de ce qui l'attend. Pas même lui.

“AVEC ARIANE MNOUCHKINE, C'EST TOUJOURS TROP LONG”

Comment imaginer que le récit de sa vie, ses débuts dans le théâtre, ses querelles avec Mnouchkine, son mariage avec Clémence (Massart) passionneraient les foules ? Qui aurait cru que ses portraits-charges d'Armand Delcampe, de Paul Puaux, de ses copains Max (Maxime Lombard) et Bruno (Raffaelli), feraient tordre de rire des spectateurs qui n'avaient jamais entendu parler d'eux ? « En fait, après « Dom Juan », j'aurais voulu continuer à faire de la mise en scène, mais je n'avais pas le talent de trouver de l'argent. Comme je voulais écrire, Clémence [Massart, sa première femme, NDLR] m'a conseillé d'improviser. »

A son insu, en enregistrant ses improvisations – d'abord sur bandes magnétiques, puis sur cassettes vidéo – pour en extraire ensuite le suc, Philippe Caubère a inventé une nouvelle méthode d'écriture. Il procède à l'inverse de Flaubert qui faisait passer ses phrases par son gueuloir pour savoir si elles étaient bonnes. Lui, commence par le gueuloir, laisse l'inspiration prendre les rênes, sans trier, sans chercher à démêler le bon du moins bon. « C'est Ariane qui a inventé cette façon d'écrire à partir d'improvisations. Je n'ai fait que l'adapter à mes besoins. La différence, c'est que j'ai gardé tout ce qui jaillissait. Ariane, non. Avec elle, on jette, on jette, on jette... C'est toujours trop long... Cette peur de la longueur, c'est



un truc de théâtres un peu conventionnel, je trouve. Moi, j'ai gardé même ce qui pouvait paraître anecdotique, et j'ai eu raison. Ariane répète souvent : "On n'est pas des auteurs." Si, il faut l'être. Je respecte ce qui sort de mes improvisations autant que si c'était du Molière. Après, les branches mortes tombent d'elles-mêmes. »

Nous sommes à la Chargère, sa maison de La Fare-les-Oliviers, une superbe « villa marseillaise » Belle Epoque, bâtie à flanc de coteau au cœur d'une trentaine d'hectares, jadis acquise par son grand-père, PDG des huiles Salador. L'autoroute passe en contrebas, mais sa rumeur est légère. Depuis qu'il a racheté la Chargère, Caubère l'a aménagée à sa fantaisie. C'est une maison d'acteur : rien n'a été concerté par un décorateur. Il a transformé la plus belle pièce, un salon dont l'immense véranda donne sur des collines restées sauvages, en salle de répétition : projecteurs au plafond, plancher posé sur le carrelage. Et il a annexé une aile pour en faire son domaine réservé. Chambre, salle de bains, bureau-salon-bibliothèque. Nul autre que lui n'y pénètre.

“JE SUIS D'UNE COQUETTERIE PATHÉTIQUE”

Sous la plaque de verre de son bureau, une lettre manuscrite de Johnny Hallyday. Au-dessus, un ordinateur. Y sont archivées les improvisations réalisées en 1983 devant Clémence Massart et Jean-Pierre Tailhade. Malheureusement, l'image est de mauvaise



BIO EXPRESS

Né le 21 septembre 1950 à Marseille, Philippe Caubère a été l'un des piliers du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine de 1970 à 1977. On lui doit notamment le « Roman d'un acteur. Épopée burlesque en onze épisodes » (1986-1992) et « l'Homme qui danse ou la Vraie Danse du diable. Autobiographie théâtrale, comique et fantastique en sept épisodes » (2000-2007).

En mars 2016, à Paris, Philippe Caubère participe à un hommage à la femme de lettres Edmonde Charles-Roux. A sa droite, l'éditrice Françoise Nyssen, aujourd'hui ministre de la Culture.

qualité, les bandes VHS s'étant mal conservées avant d'être numérisées. En outre les profanes y trouveraient peu d'intérêt. Car on ne voit pas Philippe Caubère y jouer, mais chercher, sans souci de l'effet produit, sans crainte des redites et des longueurs. Souvent, il hume l'air, reste aux aguets, immobile comme l'aiguille du sismographe attendant la secousse qui va le mettre en branle. Soudain il rit d'une idée qui lui vient à l'esprit. Puis, la piste se révélant un cul-de-sac, il rebrousse chemin.

C'est comme s'il nous était donné de voir en direct un romancier couvrir son brouillon de ratures, de variantes et de repentirs. Et c'est dans cette réserve presque inépuisable (huit mois d'improvisations en 1980, neuf mois en 1983) que Caubère puise aujourd'hui encore la matière première de ses spectacles.

Attention, « Adieu Ferdinand! » ne veut pas dire adieu à la scène. « *Je ne suis pas Maurice Chevalier ni Joséphine Baker! C'est un adieu littéraire au personnage de Ferdinand Faure, cet éternel adolescent. Il serait temps! Mauriac dit qu'il faut guérir de sa jeunesse. Disons que j'étais toujours malade. J'ai quand même 67 ans! On dit souvent que je joue ma vie : non, mais pendant trente ans j'ai joué ma jeunesse et je lui dis adieu. Dans la vie, il y a longtemps que je l'ai fait, cet adieu, je ne suis pas complètement idiot.* »

Viellir ne le réjouit pas. « *Ça me fait souffrir. Je me surveille, je fais des régimes, je suis d'une coquetterie pathétique. Que voulez-vous, je suis comédien... Mais en scène j'ai la chance de rester jeune puisque le personnage de Ferdinand n'a pas vieilli. Quand je joue, j'ai vraiment 25 ans. Lorsque j'ai vu Mick Jagger au Parc des Princes pour ses 50 ans, j'ai trouvé que cette jeunesse recomposée était encore plus belle que la vraie. Johnny aussi. J'ai assisté au concert au cours duquel, sous des trombes d'eau, il a prononcé cette phrase historique : "Même s'il tombe de la merde, je chanterai!" Au moment où il entonnait ses tubes des années 1960, ses cheveux se sont mis à friser à cause de la pluie, et*



Le comédien chez lui à La Fare-les-Oliviers.



il a commencé à rajeunir. Je vous jure, ce n'est pas des blagues! Si je travaille, j'y arriverai peut-être moi aussi. »

“JE N'AIME QUE CE QUI ME DÉTRUIT”

Antonin Artaud disait que l'acteur est un « *athlète affectif* ». L'athlète Philippe Caubère n'est pas qu'affectif. Il s'entraîne comme un sportif. Même si ses spectacles sont un peu plus courts qu'autrefois, il faut une sacrée forme pour tenir seul la scène pendant plusieurs heures. « *Maintenant, j'y vais mollo. Je suis vieux, je me suis blessé en faisant du VTT dans la colline. Mais je reste musclé, j'ai nagé tout l'été dans la piscine. J'ai plaisir à faire de l'exercice parce que c'est pour le théâtre. Sinon, je n'aime que ce qui me détruit. Je ne suis pas du tout puritain...* » Ça, les féministes le savent, qui ne lui pardonnent pas d'avoir pris position contre la pénalisation des clients des prostituées. On dirait qu'il cherche le non-politiquement correct. Tout ce qui sent le soufre. Non seulement il proclame haut et fort fréquenter régulièrement les marchandes d'amour, mais il défend pêle-mêle la corrida, DSK, Polanski... « *Bien sûr qu'il faut se battre contre le viol et le harcèlement sexuel, mais ces chasses à l'homme, cette jouissance que certains trouvent à dénoncer me font encore plus horreur. Même Ariane est devenue puritaine sous l'influence d'Hélène Cixous!* »

Ariane, encore et toujours. « *C'est ma mère de substitution. Elle est pour moi ce que le Parti communiste a été pour Aragon.* » Quand il a commencé à improviser devant Clémence Massart et Jean-Pierre Tailhade, deux personnages revenaient sans cesse : sa mère et Ariane. Mais il a eu la frousse des réactions de cette dernière et n'a parlé de sa mère que dans « *la Danse du diable* ». « *C'est Ariane elle-même qui m'a poussé à parler d'elle. Elle se trouvait à Avignon au moment de la création de “la Danse du diable” – ce n'était pas pour*



moi qu'elle y était descendue, mais pour rencontrer Mitterrand. Elle m'a lancé : “Alors, tu n'as pas eu les couilles de me jouer?” Là, j'ai pensé : “Tu n'aurais pas dû dire ça...” A priori, je pensais tourner un film dans lequel j'aurais tenu le rôle d'Ariane transformée en garçon. On n'a pas trouvé l'argent. Comme j'avais travaillé neuf mois sur le scénario, je disposais d'un matériau considérable. C'est là que Tailhade m'a dit : “Qu'est-ce que tu t'emmerdes avec ce film? Joue-le tout seul!” J'ai donc fait “Ariane ou l'âge d'or”. Là, d'un seul coup, le projet artistique est devenu plus clair, pour moi comme pour tout le monde. J'ai compris que j'étais en train d'accoucher d'un gros machin et j'y ai consacré ma vie.»

Bien qu'elle l'ait autorisé à parler d'elle, qu'elle l'y ait même encouragé, Ariane n'a pas apprécié sa caricature. « *Armand Delcampé, le directeur du théâtre de Louvain-la-Neuve, non plus. En fait les patrons l'ont mal pris, mais pas les prolos. Avec Ariane, on n'était pas vraiment fâchés, mais elle faisait la gueule. Au fond, elle*



fait toujours la gueule depuis que j'ai quitté sa troupe. On est éternellement fâchés, comme des amoureux, à la vie et à la mort. J'ai pour elle un amour absolu. Je ne dis pas "partagé", ce serait prétentieux et inexact : Ariane, c'est Dom Juan, plus encore que moi. Mais j'ai été un acteur du Théâtre du Soleil et le resterai jusqu'à mon dernier jour.»

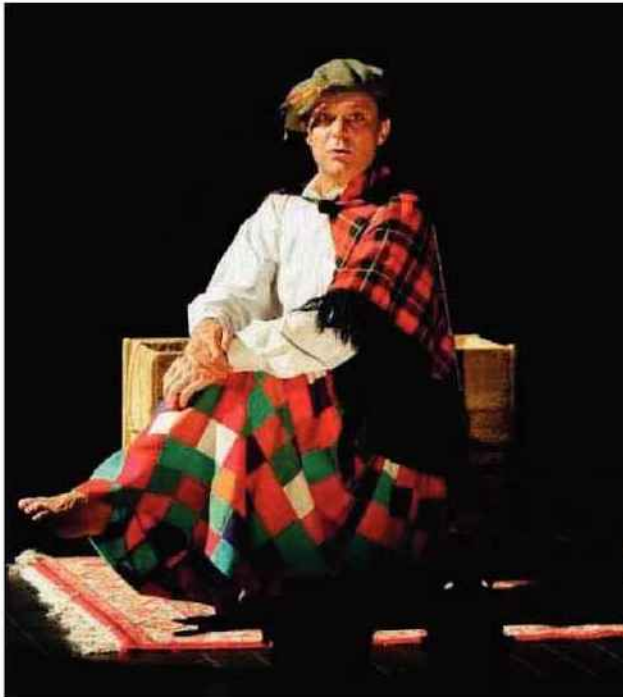
Au commencement de cette aventure, beaucoup d'entre nous, tout en admirant éperdument Caubère, se demandaient ce qu'il deviendrait une fois mis un point final à ce roman-fleuve. Lui aussi s'inquiétait. Puis il a décidé de se laisser emporter, de suivre le courant, d'écouter le conseil d'Auguste Renoir : flotter comme un bouchon sur l'eau. *« Jeune homme, je rêvais d'être Gérard Philipe, de jouer "Hamlet", de fonder ma compagnie, d'être une star de cinéma, d'écrire des romans inoubliables... Et puis la vie a choisi pour moi. Je mentirais si je disais que ça ne m'a pas coûté cher. Aujourd'hui, il m'arrive de me demander si je ne suis pas passé à côté de moi-même. »*

“JE M'IMAGINAIS RÉVOLUTIONNAIRE, JE SUIS DEvenu SOCIAL-DÉMOCRATE”

Principal regret, n'avoir pas fait plus de cinéma. Seulement quatre films importants : « Molière », « la Gloire de mon père » et « le Château de ma mère » d'Yves Robert, « Truands » de Frédéric Schoendoerffer, dans lequel il aurait pu être meilleur, à ce qu'il dit. Il plaide le manque d'expérience : *« Je ne suis qu'un débutant. Le cinéma, c'est plus difficile que le théâtre. On a une loupe braquée sur soi. Si on n'est pas juste, ça se voit tout de suite. Simon Abkarian dit qu'il lui a fallu tourner dix films pour savoir jouer au cinéma. Benoît Magimel, auprès de qui j'ai joué "Truands", se disait complexé par rapport à l'acteur de théâtre que je suis. Je lui ai répondu : "Ce que tu*

fais, putain! je ne sais pas le faire." Etre détendu, oublier la caméra, m'oublier moi-même. Parce que le cinéma, c'est ça, il faut ne pas jouer, il faut être comme ce chat. » Il désigne l'un des quatre matous, nommé Charlot à cause des taches noires en forme de moustache carrée qui ornent son museau. Autres habitants de la Chargère : Marcel et Obama, deux boucs castrés, l'un blanc et l'autre noir. C'est Théodora, sa fille de 11 ans, qui les a baptisés ainsi. Après le repas, Caubère fait le tour du propriétaire. On passe devant la Chamade, la maison dont Claudine, sa mère, fan de Françoise Sagan, avait elle-même dessiné le plan. Elle a été vendue après sa mort. Puis on grimpe sur la citerne, derrière la maison, où il s'est autrefois exercé à jouer en plein air, avant d'affronter la carrière de Boulbon pendant le Festival d'Avignon.

Tout de même, où est passé le petit Ferdinand qui se voulait un ardent révolutionnaire? *« Je me suis imaginé révolutionnaire pendant toute ma jeunesse, puis je suis devenu non pas réactionnaire mais social-démocrate. En 2002, avec Jean-Marie Le Pen au second tour de la présidentielle, j'ai compris, ça a été décisif, que s'il y avait une révolution, elle ne viendrait pas d'extrême gauche, mais d'extrême droite, et ça je n'en veux pas. Fatalement, je suis devenu réformiste. Ça ne me plaît pas tellement. Il y a bien longtemps, j'ai monté un très beau spectacle sur le Vietnam. Nous l'avons joué à la Mutualité devant les Khmers rouges. Pas Pol Pot mais ses copains. Peut-être même Khieu Samphân. Je n'en suis pas spécialement fier. C'est pourquoi les intellectuels de droite, comme Drieu la Rochelle ou Benoist-Méchin, qui se sont tellement trompés avant la guerre, m'intéressent beaucoup. Nous aussi, on s'est lourdement trompés. On a défendu des saloperies vivantes... »* Ici, il évoque les vitupérations de Claudine, gaulliste et anticommuniste forcenée, contre le gauchisme de son fils. Il se met à rire : *« Ma mère avait raison! »* ■



*A gauche,
Philippe Caubère
en 1971 à Aix, lors
d'un spectacle
sur la Commune
qui lui a valu
d'être embauché,
la même année,
par le Théâtre
du Soleil.*

*Ci-dessus,
en 2006,
dans « Ariane »,
sixième épisode
de « l'Homme
qui danse ».*

*En 1978,
dans « Molière »,
d'Ariane
Mnouchkine,
avec Joséphine
Derenne.*